



Villa Arson

Centre National des Arts Plastiques
Ministère de la Culture et de la Communication
20, avenue Stéphen-Liégeard
06105 Nice cedex 2

Téléphone

accueil : 04 92 07 73 73
service expositions : 04 92 07 73 80
(fermé en août)

Télécopie

04 93 84 41 55

E-mail

villa.arson@mail.azur.fr

Accès

- autoroute A8 : sortie Nice nord
- promenade des Anglais, bd Gambetta, bd de Cessole
- bus n° 4, 7, 18

Expositions

tous les jours de 13 h à 19 h

Café Arson

du lundi au vendredi de 12 h 30 à 17 h 30
Gilbert Caty a spécialement conçu une installation *Bucco di Bocca* pour habiller le Café Arson.

Bibliothèque

du lundi au vendredi de 13 h à 18 h
(fermée en août)

Les mardis de l'été

Mardi 1^{er} juillet à 17 h 30

visite accompagnée des expositions par
Michel Bourel, directeur de la Villa Arson

Les mardis du 8 juillet au 26 août

17 h 30 : visite découverte de la Villa Arson
18 h 30 : visite accompagnée des expositions
19 h 30 : événement surprise
(concert, lecture, vidéo)

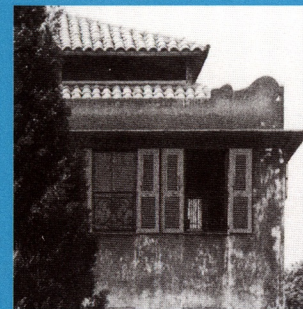
Contact

Barbara David
téléphone : 04 92 07 73 86

Plein ciel

27 juin - 31 août

Sur les terrasses de la Villa Arson, sont installées durant l'été cinq oeuvres (photographies, sculptures...) de Pierre Joseph, Jacques Julien, Harald F. Müller, Philippe Ramette et Hans Weigand, précédemment montrées dans la cour du Musée Fesch, à Ajaccio, avec le concours de la Galerie Artco. Elles ont toutes en commun d'être de (très) grand format. Exposition réalisée grâce au concours de Beko/Calsi, Wien.



villa
arson
nice

dans le cadre de la côte d'azur et la modernité

COSIMA VON BONIN

RICHARD FAUGUET

MARKUS GEIGER

PIERRE JOSEPH

INGRID LUCHE

JASON RHOADES

27 juin - 5 octobre 1997

collection martin kippenberger

EROTIKA

27 juin - 5 octobre 1997



COSIMA VON BONIN

S'il est ardu de définir le travail de Cosima von Bonin en quelques lignes, cela tient surtout à ce qu'il n'y a pas vraiment dans la structure de son oeuvre d'unité formelle. Elle n'est pas exclusivement peintre, sculpteur ou photographe. La post-modernité a forgé le terme *artiste multimédia* par commodité, mais il ne saurait être pertinent ici, parce que le travail de Cosima von Bonin ne trouve pas tant sa motivation dans la forme qu'on en perçoit que dans les connexions biographiques, historiques qu'elle convoque et les mécanismes sociaux qu'elle met en branle. Sa réflexion est beaucoup plus axée sur l'image de l'artiste, en tant que personnage de psychodrame, que sur une quelconque narration exotique. Et si Isabelle Graw, dans un texte intitulé *Pourquoi a-t-elle réussi ? Le rêve bourgeois du château des nobles*, qualifie les objets de Cosima von Bonin d'*anti-discursifs*, il faut entendre dans cet argument le désir de l'artiste, non pas de refuser la discussion, mais de la déplacer sur un terrain moins balisé, moins caractérisé.

RICHARD FAUGUET

Richard Fauguet installe, entre autres choses, cet été, une piscine dans la galerie de la Villa. Pas une vraie piscine, mais un ersatz en adhésif Vénilia (matériau qu'il a déjà utilisé à plusieurs reprises auparavant), cerné d'un panorama de silhouettes des plus prestigieuses sculptures d'alentour, et de simulacres qui tous renvoient dos à dos les figures convenues de la vie sur la Côte d'Azur. On ne l'ignore plus : c'est sans doute la pratique du farniente qui, plus que la peinture, la sculpture ou la céramique, constitua longtemps l'activité de prédilection de l'artiste moderne en villégiature sur la Côte ; cette pratique est ici réifiée et magnifiée par l'installation de Richard Fauguet. On est en droit de supposer que le fait que l'artiste vive et travaille à Châteauroux le restant de l'année n'est pas sans porter sa part de responsabilités dans cette histoire.

MARKUS GEIGER

S'il n'était pas si malpoli de coller des étiquettes aux gens, à Markus Geiger on aimerait coller l'étiquette du Suave. À l'instar de ces petits grains bleus qui se combinent désormais sans friction à nos lessives modernes, Markus Geiger semble travailler principalement à rendre plus souple. Plus souple quoi ? Un peu tout. Sans doute plus particulièrement ce qui ressortit aux rapports humains. La sourde présence du feutre ; un goût prononcé pour les tapis et moquettes de toutes sortes ; les parfums que Markus Geiger fabrique lui-même, et qui, jusqu'à l'entêtement, imposent leur présence toute sculpturale au spectateur, et surtout l'éponge (*Frottee* en allemand) dont il a fait son matériau de prédilection, tout ça produit l'écrin d'une sorte de dandysme moelleux qui fraye avec les périphéries : de la mode à la cosmétologie en passant par le design. Pour la Villa Arson, Markus Geiger a produit un immense revêtement de sol qui traverse la galerie des Cypres, et sur lequel on retrouve l'image anamorphosée d'un homme vêtu d'un costume en éponge. On parcourra ce tapis la tête haute, d'une démarche souple, et sans arrogance.

PIERRE JOSEPH

Dans un repli de l'espace d'exposition, Pierre Joseph a installé une cabine de trucs vidéo et son corollaire, le fond bleu. Ce qui semble, au premier abord, n'être qu'une révérence maximaliste au moderne Yves Klein, apparaît très vite comme un protocole autrement plus compromettant pour le spectateur qui, par le truchement de l'image vidéo, se retrouve immergé dans le noir électronique du plan fixe d'un film de science-fiction. Pierre Joseph s'est fait connaître, auparavant, avec les *Personnages à Réactiver*. Ces sculptures au statut insaisissable, déroutantes de par la connivence biologique et donc la gêne, qu'elles ne manquent pas d'installer à l'endroit du spectateur, trouvent dans l'installation de cet été une continuation délicieuse. La modernité n'a jamais cherché à ménager ni la susceptibilité, ni la passivité du spectateur, et s'est attachée à l'inscrire aussi souvent que possible au générique de ses réalisations. Pierre Joseph propose en plus de lui laisser le choix des répliques.

INGRID LUCHE

Les murs qu'Ingrid Luche investit sont couverts de dates, de noms sans hiérarchie, de liens de toutes sortes et de soulignements en tous genres. Comme au festival de Cannes, on reconnaît aisément de nombreuses vedettes, on en suit les pistes, et quelquefois on perd pied. Nietzsche côtoie Kennedy, Kafka et Danielle Darrieux. Les informations biographiques qu'elle utilise comme matériau de base n'acquièrent du sens que parce qu'Ingrid Luche et le hasard travaillent à établir des rapports entre des événements qui a priori n'en ont aucun. Au premier degré, s'impose évidemment la beauté paranoïaque de l'Ordre, caché sous les choses ; d'une Vérité, à laquelle on n'accède que par palier, et du filet serré de ces croyances, avec quoi Ingrid Luche s'amuse sournoisement. Elle semble édicter des règles (de comportement) auxquelles il sera impossible, dans l'état actuel de nos connaissances sur la réalité, de se conformer (ex: naître à Naples en 1830 et se voir baptisé du prénom de la reine). Elle sème des indices, par exemple sous forme d'objets en céramique, qui laissent à penser que si c'est vraiment d'un jeu dont il s'agit, certaines combinaisons sont gagnantes et d'autres pas. Parfois, on croit avoir tout compris. Invariablement, on se met le doigt dans l'oeil. Souvent, le doigt est à quelqu'un d'autre.

JASON RHOADES

Si la sculpture c'est ce à quoi on se cogne quand on recule pour mieux voir une peinture (dixit Ad Reinhardt), alors chez Jason Rhoades, primo, la sculpture est partout parce que les occasions de se cogner sont multiples ; secundo, elle est diverse parce qu'on se cognera à n'importe quoi ; aussi bien à des appareils ménagers, des canettes de bière, qu'à un tapis roulant, ou un fusil à patates ; et tertio, on aura beau chercher, mais il est peu probable qu'il reste au mur le moindre espace où accrocher de la peinture. Les installations de Jason Rhoades sont un peu à la sculpture ce que le chevreuil est au pâté de chevreuil : une sorte d'état liminaire ; elles assument, dans un sens, un atavisme nécessaire, et offrent en retour la promesse d'une transcendance. Ainsi donc, beaucoup de ses environnements ressemblent à l'idée qu'on se fait d'un atelier d'artiste, avec le fouillis qu'on s'attend à y trouver ; mais la sculpture est déjà là et ce pseudo-chaos n'est rien d'autre qu'une machine métaphorique et narrative au sein de laquelle le spectateur est convié à de multiples expériences sensorielles et intellectuelles, parmi lesquelles *se cogner* est une des moindres.

EROTIKA

En sus d'une activité artistique qui occupa, jusqu'à une date récente, une grande partie de son temps, et qui marqua un bon cubage de l'air du nôtre, Martin Kippenberger collectionna l'érotisme sous toutes les formes que les artistes contemporains y mirent. A contrario de la règle tacite du genre, avec *Erotika*, il n'est pas question d'exhiber des objets licencieux comme autant de parias ou de les réduire à l'anecdote, mais plutôt de voir, au crible d'une centaine d'oeuvres, comment l'histoire de l'art la plus récente a su s'agenouiller au chevet de l'imagerie érotique (souvent sans même y penser) avant de la sortir du cabinet de curiosités où l'avait confinée la morale bourgeoise. Ainsi, s'abouchent au même étage Man Ray, Mike Kelley, Larry Clark, Albert Oehlen, Werner Buttner, Richard Prince, M. K. lui-même, Chéri Samba, Hans-Jörg Mayer, Cosima von Bonin, beaucoup d'autres et quelques anonymes.